

**DES FEUILLES
ET
DES BRANCHES**

DU MÊME AUTEUR :

Alors partir, le Seuil, 2008

Petites histoires de quartier, Océan éditions, 2010

Sayonara samouraï, le Seuil, 2012

La Guerre de Catherine, École des Loisirs, 2012

Le Mystère de la chambre froide, illustré par Simon Bailly, éditions du Pourquoi pas, 2016

Mo, illustré par Simon Bailly, éditions du Pourquoi pas, 2016

Salle des pas perdus, École des Loisirs, 2017

La Guerre de Catherine, illustré par Claire Fauvel, Rue de Sèvres, 2017

La Trouille, le Calicot, 2017

Illustrations et couverture : Manon Ficus

Mise en page : Le Calicot

© Le Calicot 2018

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Julia Billet

**DES FEUILLES
ET
DES BRANCHES**

Illustrations de Manon Ficus



Nous ne donnons rien au poème qu'il ne nous rende au centuple.
Nous croyons le faire; c'est lui qui, secrètement, nous fait.
Andrée CHEDID, *Textes pour un poème*.

Nous remercions les éditeurs Bruno Doucey, Flammarion, Le Temps des cerises, ainsi que l'auteur Abdelaatif LAABI pour leur aimable autorisation à reproduire les citations poétiques contenues dans l'anthologie qui accompagne ce roman.

Les références de tous ces extraits sont détaillés en fin d'ouvrage

ILLANA

Les humains me prennent pour une fille de quatorze ans, mais malgré tout, une fille pas tout à fait comme les autres. Une taiseuse qui perd les pédales quand elle doit dire quelque chose avec des mots ; une maladroite qui fait tout tomber et qui tombe elle aussi quand ça s'effondre au dedans. Le moindre souffle de vent me met en déséquilibre. Mon feuillage est trop important, mon tronc bien trop frêle.

Les arbres savent que je suis un arbre.

Les arbres me parlent. Mais personne ne le sait.

Parce que les arbres se parlent. On les croit silencieux mais en vérité, leurs racines font touche-touche, se croisent, se nourrissent les unes les autres et ne s'emmêlent jamais. Leurs branches craquent dans l'air et font du tam-tam pour prévenir les autres arbres qu'une chenille veut les bouffer ou qu'un insecte veut creuser leur ventre. C'est comme cela que les autres arbres peuvent se protéger : ils glissent un poison dans leurs feuilles et fabriquent une sale odeur qui éloigne leurs ennemis.

Les gens ne comprennent pas que je ne suis pas des leurs. Je leur laisse croire ce qu'ils veulent et quand j'ai besoin d'être rassurée, je vais prendre dans mes bras le saule pleureur de mon jardin. Mes parents l'ont planté juste après ma naissance. Comme ils m'ont plantée moi dans le ventre de ma mère.

Saule mon frère, le saule est mon frère. Mais je suis aussi amie avec le tilleul géant du parc, le peuplier du jardin d'enfance de mon père et le chêne tortueux de la forêt tout près de la maison de ma grand-mère. Et je me sens proche de chaque arbre qui croise mon chemin.

Avec les arbres, je ne suis jamais seule.

Mes parents ont un peu de mal à avaler le fait que je sois un arbre. Ils préfèrent croire que je suis une ado. Une ado à problèmes, comme dit mon oncle qui ne m'aime pas. Une ado attardée, murmurent pas mal de gens autour de moi.

Il n'y a qu'une personne qui me croie vraiment, c'est Irène, la reine des psychologues. Elle a compris, parce qu'elle est une abeille, mais elle ne le dit pas à tout le monde, pour éviter les problèmes. Surtout que si on la prenait pour une dingue, ce serait embêtant, rapport à son travail.

Mes parents ne veulent pas trop me contrarier, ils n'aiment pas quand je me glisse dans ma

bulle, celle qui me protège du trop de soleil, des méchancetés de mes cousins-cousines et des ados de mon collègue. Ils s'imaginent que c'est une lubie et qu'en grandissant, je deviendrai une femme.

Qu'ils y croient, s'ils me fichent la paix. Je suis un arbre qui pousse lentement. Mais sûrement.

Ils préféreraient une fille comme les autres filles, mais ils ont raté leur coup. Je ne suis pas comme les autres. Pas aussi vive, pas aussi intelligente. J'apprends mal et lentement, j'ai toujours été dans des classes pour les élèves dont on ne sait pas quoi faire.

Les classes pour les handicapés, les handicapés de la normalité.

Et ça met en rogne ma mère qui passe une bonne partie de sa vie à faire croire à tout le monde que je suis tout pareille aux autres. Quoique je lui dise, quoi que quiconque lui dise, elle en est convaincue ou veut s'en convaincre et en convaincre le monde entier.

Mon père est plus discret et il ne se fâche pas quand je lui répète ce que le saule du jardin m'a murmuré. Il m'écoute ou ne m'écoute pas vraiment et caresse mes cheveux. Il trouve que je sais bien raconter les histoires. Ce n'est pas pour autant qu'il me soutient quand ma mère se fâche contre moi pour que j'arrête avec « toutes ces bêtises ».

De temps en temps pourtant, il essaie de la calmer en lui disant qu'il ne connaît personne d'aussi savant que moi sur le monde souterrain de la forêt. Mais ça excite encore plus ma mère qui, un soir où elle était très énervée, a jeté trois assiettes d'un coup sur le sol. Mon père a balayé en silence et il a fini de ranger la maison, en se faisant tout petit. Je l'ai aidé et quand maman est sortie de la pièce, on s'est regardé et on a eu un fou rire tous les deux. On n'a pas revu maman de la soirée, alors on a joué aux cartes, sans faire de bruit.

Les arbres aident ceux d'entre eux qui sont malades ou pas comme les autres. Les arbres savent ces choses-là. Ils projettent de la bonne sève et de quoi manger à ceux qui sont un peu bêtas ou pas trop doués pour se débrouiller seul. Ils s'envoient de bonnes ondes, rassurent ceux qui ont peur et froid et souffrent.

Les humains, de leur côté, mettent à l'écart, poussent ceux qui ne sont pas tout à fait comme eux.

Les humains voudraient que tout le monde soit pareil. Ils méprisent ce qui ne leur ressemble pas, ce qui leur est étranger.

Bien sûr, pas tous, mes parents ne sont pas comme ça, mon prof Monsieur Xavier non plus. Mais je sens bien que je dérange un paquet de gens. Ils ne me trouvent pas normale. Pour eux, normale, ça veut dire comme eux. À parler pour ne rien dire, à rire pour des trucs pas drôles, à tout faire

vite, encore plus vite, à ne rien voir autour d'eux, à écraser les araignées ou les chenilles. Et j'en passe sur leur normalité.

Je vais au collège tous les matins, dans la classe spéciale où on met ceux qui justement ne sont pas vraiment comme tout le monde. On est les débiles de l'école. Les élèves des autres classes rigolent un peu de nous, mais par-dessus et surtout ils ne se mélangent pas trop. Ils ont peur de la contagion.

De toute façon, moi je produis une substance qui éloigne tous ceux que je gêne et qui me gênent. Je m'en sers parfois quand ma mère devient trop collante : « Tu es sûre que ça va ? Si quelqu'un t'embête, il faut me le dire. Tu as le droit d'être dans ce collège comme chacun des enfants » et blabla et blabla ; quand elle est dans cet état, je produis une sale odeur qui finit par la faire partir.

C'est ce que font les arbres : quand les acacias sentent arriver les girafes qui vont dévorer leurs branches, ils fabriquent un gaz, le gaz éthylène et préviennent leurs frères acacias du danger. Alors les autres arbres produisent à leur tour cette odeur toxique et les girafes, dérangées, vont brouter plus loin.

Je m'y connais en arbre, ceux qui croient que je suis incapable d'apprendre seraient bien surpris de tout ce que je sais. En même temps, c'est facile pour moi : on parle la même langue, les arbres et moi.

Les journées d'école sont longues mais pas toujours. Monsieur Xavier nous laisse parfois faire ce qu'on veut et moi, je lis des livres sur les arbres et je dessine. Monsieur Xavier m'a donné une feuille trois fois haute comme moi et aussi large que le tronc du vieux noyer de la rue Quincampoix. Chaque jour, je fais grandir ma forêt. Je relie tous les arbres par-dessous la terre. Ma forêt est de plus en plus belle et j'y ai ma place. Je respire mieux depuis que j'ai commencé cette fresque. Et surtout, les autres me laissent tranquille.

Le soir, je passe toujours par le parc. Mes parents ne s'inquiètent plus depuis qu'Irène la reine des psychologues leur a fait comprendre que c'était nécessaire pour moi. Mon père me dit souvent que je suis une tortue mais quand il s'agit de comprendre, je les trouve tous les deux bien plus lents que moi. Ils sont gentils, ça c'est sûr, j'ai quand même de la chance mais ils sont bouchés et ne s'en rendent même pas compte.

Quand je parle arbre, ma mère soupire, mon père fait souvent celui qui ne m'entend pas. Ce n'est pourtant pas compliqué à comprendre. Je suis un arbre même si je n'en ai pas l'air. Les gens croient que les arbres sont seulement ces grands troncs à la tête en feuilles. Mais les arbres sont en vérité bien plus nombreux et c'est leur part d'invisible qui prend le plus de place dans le monde. Ce qu'ils

cachent dans la terre, toutes ces mycorhizes qui s'enchevêtrent et se connectent ensemble sont elles aussi des arbres. Des arbres qu'on ne voit pas, qu'on ne devine pas mais qui forment une immense forêt sous les pieds des humains. Moi aussi je me prolonge dessous la terre et même sous le béton : je parle avec chaque arbre de ma rue, d'onde à onde et quand je me promène dans le parc, j'en apprends de belles à chaque fois.

Je connais beaucoup de secrets des dessous de la ville.

THALA

Tu ramasses tes ombres
Tu reviens
Et se tait le silence jusqu'à la moelle des mots
Et s'étire sous sa sève l'écorce

Vénus KHOURY-GHATA, *Kaddish pour l'enfant à naître.*

Chez moi, tout est différent. Je suis un autre, dans mon pays. Ici, je suis celui qui vient d'ailleurs, qui ne comprend pas, qui ne parle pas. Celui qui ouvre grand ses yeux et ne sourit pas. Chez moi, j'étais chez moi, j'avais toujours quelque chose à dire sur tout. Ma mère me le répétait souvent. Elle me disait : « Quel bavard tu fais ! » en riant, sauf quand elle était trop agacée par mon flot de paroles inutiles. Je finissais toujours par la faire rire quand je la prenais dans mes bras et la faisais tourner dans l'air chaud du soir.

Ici, tout est différent. Le ciel n'a pas les mêmes teintes de gris, le soleil ne brûle pas les yeux, la lumière est moins franche, l'air est plein de gouttes et l'on peut rester une journée entière sans avoir soif.

Ici ce n'est pas la guerre.

Et ma mère n'est pas avec moi.

Je suis au collège depuis quelques semaines, arrivé un peu après la rentrée officielle.

J'ai dû passer plus de frontières dans ce pays que toutes celles que j'ai traversées depuis mon départ de Syrie.

J'ai fait plus de tristes rencontres dans ce pays que dans mon long voyage.

J'aimerais oublier. Mais pour l'instant, tout reste inscrit sous mes paupières. Même quand je me couche, même quand je ferme les yeux pour chercher le sommeil, tout est là.

Chaque image, chaque passage. Les rues, les campements, les lumières qui aveuglent, les bureaux froids, chaque lit de chacun des foyers, les rues encore, les halls d'immeubles, les champs, les soldats, les fantômes de la ville, les hommes corbeaux et toutes ces nuits dans la peur.

Je suis dans cette école aujourd'hui et cela signifie que j'existe quelque part dans des fichiers. Mon prénom et mon nom sont écrits sur une liste derrière d'autres noms et d'autres prénoms ; je ne suis plus invisible. Depuis quelques semaines à peine, j'ai le droit d'être là. Je n'ai plus à me cacher. Je peux marcher dans la rue. Je peux murmurer mon prénom. Et quand je dis mon âge, plus personne ne me prend pour un menteur, un voleur, un profiteur.

J'ai une chambre, petite mais elle est à moi. J'y ai déposé mes quelques affaires et celles qu'on m'a données.

Je suis enfin arrivé quelque part.

Ma classe est un peu particulière. Plusieurs d'entre nous ne parlent pas français, d'autres semblent venir d'ailleurs, même s'ils sont français. Comme s'ils s'étaient perdus et qu'ils avaient du mal à trouver leur chemin. Notre professeur n'est pas tout à fait non plus comme les autres professeurs. Il est patient. Très patient. Il prend le temps avec chacun de nous, ne s'énerve pas quand l'un ou l'autre peine à répondre.

C'est un homme doux, ses yeux, son sourire sont tout en tendresse.

J'apprends mes premiers mots et aussi des poèmes d'ici. J'aime tellement la poésie. C'est tout ce que j'ai rapporté de chez moi, un livre de poésie.

J'ai appris l'anglais quand j'étais au collège en banlieue d'Alep et je me débrouille plutôt bien.

L'anglais n'a rien à voir avec l'arabe, c'est une langue moins ronde, moins précise pour apporter des subtilités aux parfums ou à la lumière. Mais j'aime cet accent, la voix des acteurs dans les séries américaines et parler anglais me fait croire que je suis un autre, plus fort, plus intelligent. Un homme libre qui n'a peur de rien.

Le français me paraît bien plus compliqué. Je n'entends pas tous les sons de cette langue. Parfois,

le professeur nous fait répéter, et je m'efforce de reproduire ce que je discerne mais aussi la forme que prend sa bouche, son visage tout entier. Pourtant, c'est comme si j'entendais autre chose, comme si je ne maîtrisais pas les muscles de ma bouche et de mon visage. Je ne sens pas la différence entre *en*, *un*, *on*, même si j'y mets toute mon attention.

Le professeur me dit que je n'ai pas encore trouvé le son dans mon oreille mais que bientôt, je le percevrai. Il est tellement confiant que je pourrais presque le croire.

Sans parler de ces mots féminins ou masculins sans qu'on comprenne pourquoi ils sont l'un ou l'autre. La langue française reste une énigme pour moi et moi j'en reste une pour les Français que je rencontre.

Je m'accroche à cette langue compliquée, je voudrais m'empreindre de toutes ces sonorités nouvelles, de tous ces mots nouveaux, les garder, les ranger ; mais ils me fuient, comme s'ils ne trouvaient pas l'espace dans ma mémoire. Comme si ma tête était déjà trop pleine, trop remplie. Comme s'ils n'avaient pas leur place ici.

Dans mon pays, j'étais un bon élève, toujours la main levée, toujours prêt à lancer une plaisanterie au vol, comme je faisais des passes au volley.

Ici, je suis celui qui ne comprend pas. Celui qui n'arrive pas à répéter. Celui qui ne parle pas. Celui qui ne retient rien. Celui qui ne sourit pas.

J'ai parfois peur que cette langue inconnue prenne la place de ma langue à moi. Que ma mémoire ne puisse pas contenir tous ces mots et que le français, avec ses étranges règles de grammaire pleines d'exceptions et ses sonorités nasillardes, ne balaient mon histoire. J'ai peur que la langue française efface ma propre langue.

J'ai plusieurs fois rêvé que je rentrais chez moi et que je ne comprenais pas ce que ma mère me disait. Dans mon rêve, elle crie de plus en plus fort et tout à coup, elle disparaît et me laisse seul devant notre maison effondrée. C'est peut-être pour ça que je m'accroche aux mots de chez moi. Ils tournent dans mes nuits et je les tiens fort dans mes mains.

Je traîne un peu le soir après les cours, avant de rentrer au foyer. Quand je suis dans ma chambre, le temps s'étire et je me rends compte que je suis seul. La journée, j'arrive à l'oublier mais les soirées et les nuits sont longues. Alors je marche lentement, j'erre pour faire durer l'entre-deux du jour et de la nuit.

Chez moi, les bons jours, je retrouvais les copains après les cours, on se faisait des passes avec notre vieux ballon de foot, on dribblait en imitant les pros, on se racontait des histoires, on regardait les filles. Chez moi, on n'avait pas de devoirs après l'école, on jouait et c'était le plaisir de nos parents de nous voir courir, de nous voir sourire dans la

rue. Nos mères nous appelaient pour que nous passions prendre une crêpe, un bout de pain et nous poussaient dehors, pour que nous retrouvions les copains. Même si elles n'étaient pas tranquilles, elles faisaient semblant pour nous offrir ces moments de paix.

Ce n'était pas tous les soirs parce que certains jours, la guerre rodait plus près. Bruits de tirs, attentats. Ces jours-là, on se cachait dans nos maisons et on attendait que le calme revienne.

J'ai grandi dans un pays en guerre, mais qui nous laissait croire que la paix savait parfois trouver le chemin dans la ville.

Ici, je ne connais personne et j'évite de regarder qui que ce soit en face.

Sauf cette fille. Illana.

Je ne sais pas trop pourquoi mais cette fille a pour moi quelque chose de familier. Comme si je l'avais déjà rencontrée. Mais je sais que c'est impossible. Je suis arrivé depuis peu dans cette petite ville, et aucun doute, elle est d'ici.

Elle a un drôle d'air et ne ressemble à personne que je connaisse. Un peu bizarre, comme pas mal de gens dans ma classe.